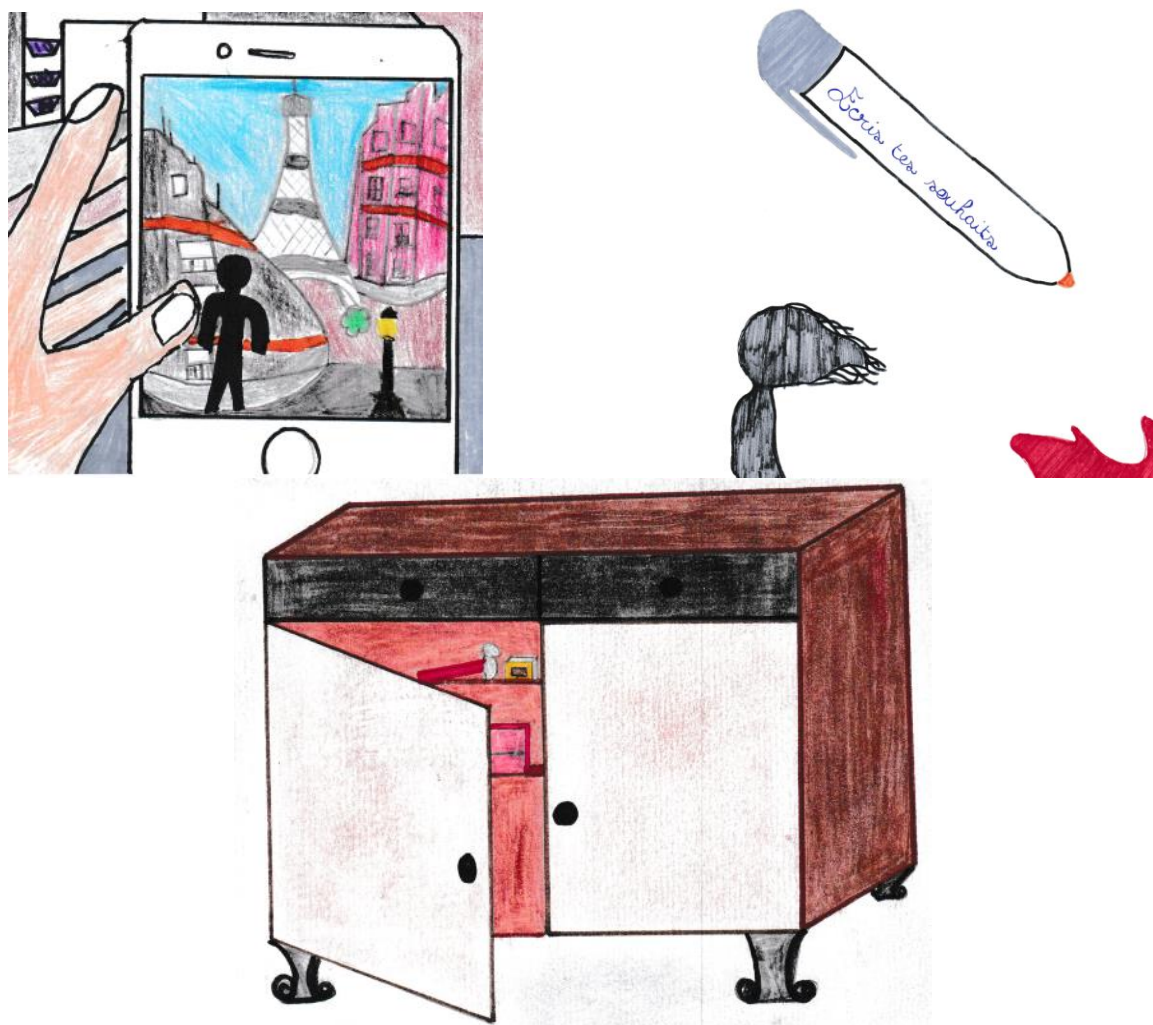


E-RECUEIL DE NOUVELLES FANTASTIQUES

QUAND L'OBJET S'ANIME...

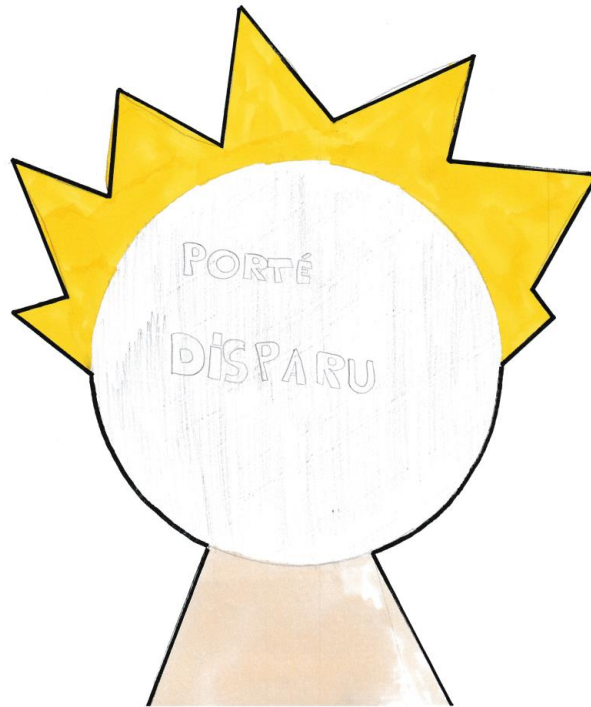


Nouvelles fantastiques écrites et illustrées par les élèves de 4^{ème} du
collège Sainte-Anne.

Cycle 4 - Année scolaire 2020 / 2021

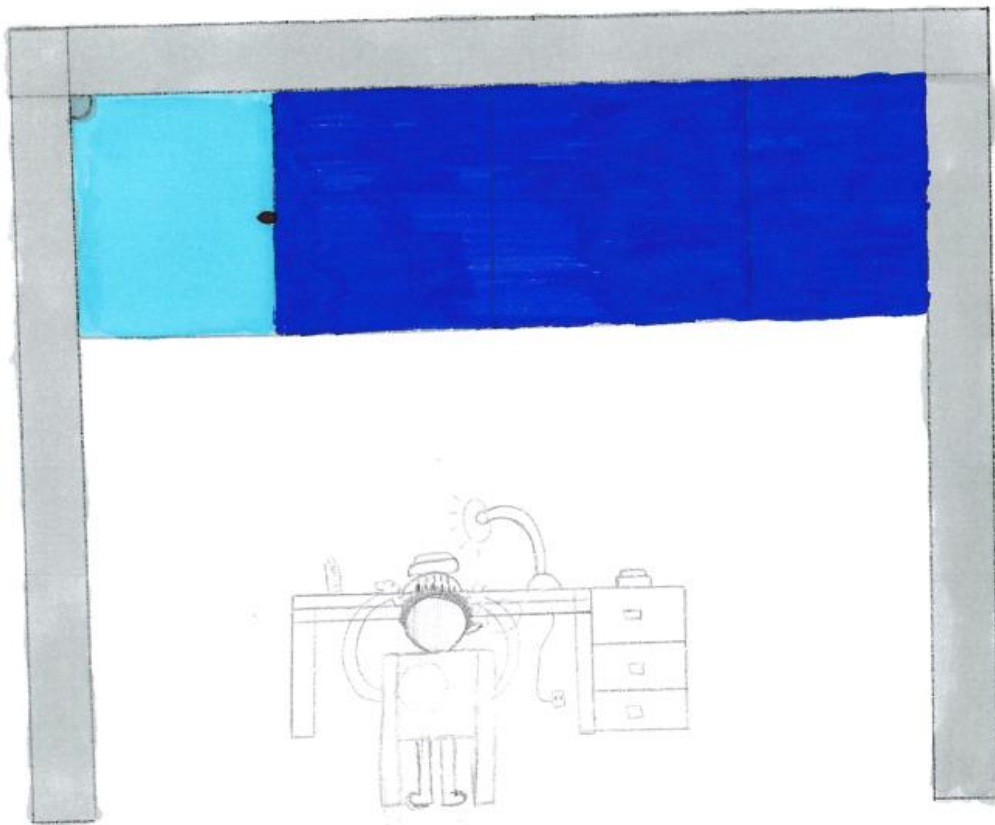
- PORTÉ DISPARU -

Tout commença un soir d'hiver en 1980 dans mon bureau de journaliste où je travaillais tard. Mes collègues, qui avaient fini leur journée, partaient et rentraient chez eux. J'étais en train de travailler sur un article de faits divers : je racontais qu'une personne, nommée René, était portée disparue dans les alentours lors d'une promenade dans les montagnes.



Je commençais à avoir un peu peur parce que j'étais tout seul dans mon bureau. Les autres étaient plongés dans l'obscurité. Pour me changer les idées, je sortis une bouteille de whisky et je me servis un verre. J'en profitais aussi pour sortir un cigare. Après, je continuai à taper mon article mais j'entendis des bruits bizarres : d'abord j'entendis une porte qui grinçait. Là, la peur m'envahit et je commençai à trembler ; puis, à un moment, j'aperçus une silhouette. Je me retournai pour me resservir un autre verre de whisky quand, soudain, j'entendis des petits cliquetis : « clic, clic, clic, clic ». Puis, la seule lampe qui éclairait mon bureau grilla et je me retrouvai dans le noir complet. La porte se mit de nouveau à grincer, les cliquetis perduraient encore et encore. C'était infernal ! Ma gorge se crispa. Une lumière inconnue se dégagea de la machine à écrire et j'aperçus un mot. Non, une phrase ! Il me sembla qu'elle révélait la position de l'homme disparu qui faisait le sujet de mon article. Je me frottai plusieurs fois les yeux. Était-ce bien vrai ? M'étais-je endormi ? Faisais-je un cauchemar ? Je n'en savais rien. Pris de peur, je décidai d'appeler mon collègue et ami Jacques.

- A...a...allô Jacques, il faut absolument que je te p...p...parle.
- Ça va ? me demanda-t-il, inquiet.
- Tu ne vas sûrement pas me prendre au sérieux mais je crois avoir trouvé une piste pour retrouver l'homme de mon article. Des mots, des indications je crois. Elles sont apparues sur la machine à écrire.
- Tu me fais encore une blague c'est ça ? rit-il.
- Il faut que tu me croies, lui rétorquai-je d'un ton déterminé.
- Moi je crois surtout que tu as trop bu mon cher. De plus, il me semble que tu es journaliste et non détective, dit-il d'un air taquin.
- Mais non, je suis sûr d'avoir v...v...vu ces inscriptions.
- Mon pauvre, l'alcool te fait donc halluciner à ce point. Bon, sur ce, je dois raccrocher, ma femme a besoin de moi.



Peut-être devais-je quand même aller voir ? Cet homme voudrait à coup sûr que quelqu'un parte à sa recherche, le retrouve, le ramène pour qu'il puisse revoir sa famille. Alors, ce fut ce que je fis. Je partis à sa recherche. Dans le doute, j'emportai avec moi ma bouteille de whisky pour me convaincre de ne pas abandonner si jamais cette idée me venait à l'esprit. Pendant mon périple, je me retrouvai dans une forêt où se trouvait un chalet dans lequel je me rendais souvent pour écrire de gros articles. Je m'y installai pour la nuit, bus un ou deux

verres et me mis à regarder la machine. La mystérieuse lumière réapparaîtrait peut-être une nouvelle fois et me donnerait de nouveaux indices.

Je finis par parvenir jusqu'à lui malgré de nombreux obstacles. Puisqu'il était déjà tard et que nous étions fatigués, je proposai à René de dormir au chalet, il acquiesça et me remercia. J'examinai maintes et maintes fois cette machine à écrire, tentant de percer le secret qu'elle renfermait : impossible me disais-je !

Le lendemain matin, nous repartîmes tous deux vers la ville. Quand il retrouva sa famille, ils firent une grande fête en son honneur. La rumeur qu'un disparu avait été retrouvé fit vite le tour de la ville. Ainsi, les habitants apprirent aussi que j'avais retrouvé cet homme grâce à une machine à écrire. Ils déclaraient que j'avais sans doute eu un coup de chance en retrouvant l'homme, affirmant que j'étais victime d'une dépendance à l'alcool et que la machine n'y était pour rien : je m'étais juste trouvé au bon endroit et au bon moment. Mais bon, je ne peux pas leur en vouloir, ce n'était pas comme si j'étais le Christ lui-même.

Je poursuivis ma carrière, même si je ne pus jamais ôter de ma mémoire le trouble de cette si étrange soirée. Lorsqu'il fut temps pour moi de partir à la retraite, je donnai tout mon matériel de journalisme à mon fils.

- Tiens mon fils, je t'offre mon matériel pour ta longue et belle carrière de journaliste je l'espère.

- Merci papa, j'en prendrai soin comme tu l'as si bien fait jusqu'à présent.

- Maintenant, met-toi au travail. Moi, je rentre à la maison.

Mon fils se mit à écrire son article : mais un étrange phénomène se produisit. Il voulut s'y mettre quand il s'aperçut que les touches étaient chaudes et l'encre fraîche...

Lucas, Pierre, Tom, Thomas (4A)

- Le mystère du masque -

En Martinique, à Fort-de-France précisément, j'étais une jeune femme prénommée Anaïs. J'étais grande, belle, je possédais de beaux yeux verts ainsi que de longs cheveux bruns et bouclés. J'avais 20 ans et j'étais étudiante en 3^{ème} année dans une faculté de médecine.

Cette histoire commença le 16 mars 2020, pendant la pandémie de coronavirus. Alors que la France se confinait, la Martinique, elle, laissait ses activités continuer mais avec des règles très strictes, notamment avec le port du masque qui était obligatoire.

Je suivais mes cours de 7h50 à 16h30 et à ceux-là s'ajoutaient des cours particuliers de 16h35 jusqu'à 18h30. Régulièrement, je portais un masque noir orné d'un sourire machiavélique, possédant des dents pointues couleur sang.

Un jour, à la fin de mes cours particuliers, je rentrai chez moi dans mon appartement à Fort-de-France. En route, je crus sentir des difficultés importantes à respirer : je pensai donc que c'était parce que j'avais porté le masque toute la journée. Les rues étaient faiblement éclairées ce soir-là et il faisait froid. Je me dépêchai de rentrer chez moi. Le lendemain matin, je me réveillai comme tous les matins pour aller à la fac.



Quelques mois s'écoulèrent depuis, j'allais et sortais de la fac. J'invitai mes amies chez moi pour fêter Halloween.

La semaine suivante, ma meilleure amie me demanda si j'acceptais une invitation au café le samedi soir : j'acceptai sa demande. Ensuite, je sentis le mal fou que j'avais à respirer même une fois des boutons apparurent sur mon visage et je ne savais comment cela était possible mais le jour de l'invitation devant le café gigantesque elle me dit :

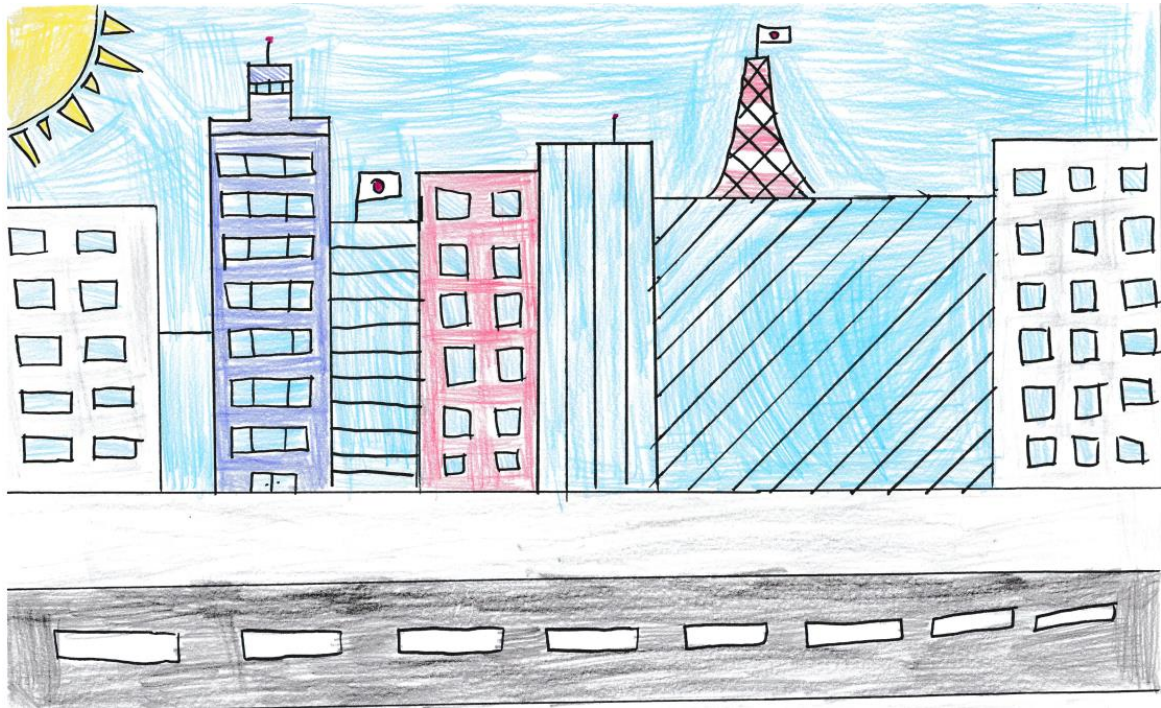
- Nous voilà devant le plus grand café de la ville.

Nous avançâmes dans le café, nous entrâmes et nous assîmes. La soirée fut merveilleuse. Une fois finie, je lui dis :

- Cette soirée était exceptionnelle.

Le lendemain matin, de retour à la fac je revis une copine de la nuit dernière. Nous étions parties à discuter toute la journée. Bizarrement, un bruit étrange retentit...

Au début de l'année je partis à Tokyo. Je me rappelle que tout le monde portait un masque. Était-ce une habitude ou à cause du virus ? Mais je vis une femme dans une rue sombre et peu fréquentée qui avait des difficultés à respirer. Je voulus appeler l'hôpital mais je sentis comme un étouffement et plus rien. Étais-je en train de mourir ?



A l'hôpital, les médecins en avaient déduit que j'avais fait une crise cardiaque.

Mais était-ce vraiment ça ?

Lana, Faustine, Sören (4A)

- LE TEMPS PASSE SI VITE... -

J'habitais dans un lotissement avec deux de mes amis Paul et Martin. On était voisins et, dans le même quartier, tout le monde se connaissait.

Un jour comme les autres, j'attendais Martin et Paul pour aller à l'école car ils passaient toujours devant chez moi. Ils avaient tous les deux les cheveux châtons, dont un avec les yeux bleus, et l'autre avec les yeux verts. Ils étaient tous les deux en jeans bleus avec des chaussures noires pour Martin et blanches pour Paul. Martin avait une petite bouche avec

un gros nez et Paul avait de petits yeux et une petite bouche. Moi, on pouvait dire que j'étais un mélange des deux. Enfin, bref, on était pareils.

Une fois arrivés l'école, on avait... : dessiné, chanté, travaillé, mangé, lu, retravaillé, on s'était concentré et bien sûr, on avait joué.

Ensuite, sur le chemin du retour, Martin s'était exclamé :

- Les amis, j'ai une idée !
- Oui, qu'est-ce qu'il y a Martin ?
- Et si nous allions chez mes grands-parents pour construire une cabane ?
- Ah oui ! Excellente idée ! dis-je.
- On la fera avec quels matériaux ? demanda Martin.
- En chêne ! s'exprima Paul. Et pour les plans de construction, je m'en occupe !
- OK ! Allons-y !

Nous arrivâmes chez les grands parents de Martin avec lui, Paul et moi. On entra pour leur dire qu'on était arrivés pour construire une cabane. Nous prîmes un petit goûter au passage, puis Marie, la grand-mère de Martin, surgit de nulle part et nous demanda :

- Bonjour les enfants, vous allez bien ?
- Oui nous sommes en forme ! lui répondis-je.
- C'est bien, c'est bien, dit-elle.

Nous étions déjà dans le jardin quand le grand père, Jean, nous cria :

- Bonne chance les enfants !
- Merci grand père ! nous exclamâmes-nous.



Et nous commençâmes à travailler. Tout d'abord on chercha un arbre solide pour pouvoir commencer les bases de notre cabane. Nous le trouvâmes au bout de dix minutes. Nous étions tous d'accord sur le choix donc nous commençâmes à la construire. Au bout de quarante-cinq minutes nous remarquâmes qu'il ni avait plus de bois. Martin nous expliqua qu'il y en avait au grenier. Quand nous y entrâmes, nous vîmes une horloge que nous n'avions jamais vue.

Elle était magnifique : les traits de décoration étaient très précis, le pendule était en or, il brillait de mille feux, mais elle faisait un petit bruit bizarre ce qui ne m'inspira pas confiance. Nous restions bouche bée devant cette beauté mais aussi sur nos gardes. Après avoir retrouvé nos esprits, nous commençâmes enfin à chercher. Nous avons entrepris nos recherches depuis une minute seulement mais d'un seul coup, l'horloge s'accéléra !

- Que se passe-t-il ? demandai-je.

- Je ne sais pas, les aiguilles ne s'arrêtent plus ! me répondit Paul.

La panique commença à m'envahir, j'étais paralysé, je ne pouvais plus bouger. Comment se faisait-il que l'horloge se soit mise à accélérer d'un coup ? pensais-je. J'avais peur. Paul, lui, était à terre en train de fixer l'horloge, la bouche ouverte.

Quand nous retrouvâmes nos esprits, nous courûmes en bas. Là, Marie, Jean et Martin nous attendaient. On aurait dit qu'ils nous cherchaient. Marie s'exclama :

- Que faisiez-vous ? On vous a cherché partout !

- Nous sommes juste aller chercher du bois au grenier, lui répondis-je.

- Ça fait deux heures que vous êtes en haut !

Je me rappelais avoir vu écrit 15h45 à l'horloge de la cuisine et quand nous étions descendus, l'horloge du grenier indiquait 17h45.

Dix ans plus tard, je demandai à Martin si nous pouvions revenir chez ses grands-parents pour les revoir et prendre des nouvelles. Les grands-parents de Martin nous dirent oui. Nous revîmes la cabane et les outils qu'on avait utilisés. Jean nous proposa d'aller voir dans le grenier : nous répondîmes oui. On entra et nous entendîmes le bruit du "tic-tac". Je dis alors :

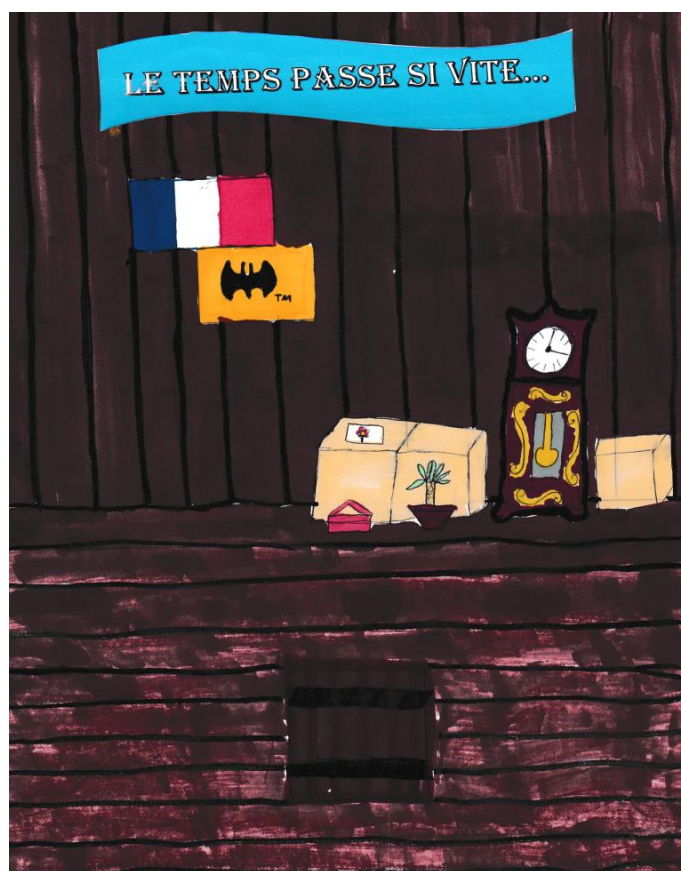
- Je crois que ce bruit me rappelle quelque chose...

- Bon, nous allons descendre pour parler de choses sérieuses, nous ordonna Jean.

En bas je demandais à Jean :

- Avez-vous eu des problèmes avec l'horloge ?

- Non pas pour l'instant...



Arthur, Ryan, Noa et Nicolas (4A)

- LA DÉCOUVERTE INATTENDUE DU MIROIR -



Je m'appelle Laura, j'ai 16 ans, j'ai de beaux yeux verts comme dit souvent mon père et j'ai les cheveux châtain clair. Cinq mois après la mort de ma mère, mon père avait décidé d'acheter une vieille maison pour la rénover.

Ce jour-là, quand je rentrai du lycée, mon père était parti en voyage d'affaires. Je déposai mon sac de cours sur la table et je commençai mes devoirs. Une fois tous mes devoirs finis, je me posai devant la télé et je regardai ma série préférée.

Plus tard dans la soirée, le téléphone sonna : c'était mon père qui me prévenait que les ouvriers pour la rénovation pour la maison reviendraient le lendemain. Quand la fatigue commença à me gagner, j'éteignis la télé et montai me coucher.

Lorsque j'arrivai devant la porte de ma chambre, je vis sur ma table de nuit le reflet de la lune dans un miroir qui m'était inconnu. Quand je m'approchai pour mieux le voir, j'eus soudain la tête qui me tournait. Je m'écroulai violemment par terre et je vis le miroir se briser d'un coup sec entre mes mains. Quand je rouvris les yeux le miroir était intact. Prise par la fatigue, je m'assoupis.

Le lendemain, je décidai de l'observer attentivement : un manche assez fin, de magnifiques gravures, occupaient tous les contours du miroir. Il était un peu sale. Je voulus donc le nettoyer mais je me rendis compte que j'allais être en retard. Alors je me dépêchai et je posai le miroir.



Le soir, je rentrai, bien décidée à enfin tester cette merveille, mais j'entendis des bruits assez étranges, et je pris peur. Néanmoins, je me raisonnai et me dis que c'étaient les travaux. Enfin, plus sereine, j'allai voir une troisième fois le miroir : je soufflai dessus, puisqu'il restait un peu de poussière et je vis alors apparaître le reflet d'une ombre dans le miroir. Je pris

peur et je lâchai le miroir qui retomba sur mon lit.

Paniquée, je partis voir les ouvriers et leur demandai si c'étaient eux qui avaient mis le miroir dans ma chambre.

Après être arrivée, je demandai :

« Bonjour, je voulais savoir si c'était vous qui aviez mis le miroir dans ma chambre ?

- Bonjour, je ne crois pas. Je vais demander à mes collègues », dit Michel.

Quelques minutes plus tard, l'ouvrier revint :

« Non, aucun de nous n'a mis le miroir, répliqua Michel.

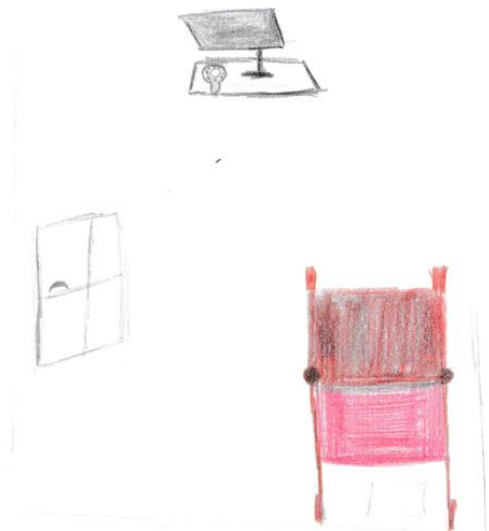
- D'accord ! Merci quand même !

- Mais est-ce que vous avez aperçu quelqu'un venir chez moi ?

- Non, désolé ! s'exclamèrent les ouvriers.

- Au revoir ! »

Et je repartis dans ma chambre pour me coucher. J'étais inquiète. Le lendemain, j'étais prête à découvrir ce que cachait ce terrible miroir. Je me dépêchai donc de l'inspecter. En le regardant, je vis un homme terrifiant qui se tenait derrière moi. Je me retournai mais je ne le vis pas. C'était étrange. Je pris donc rapidement mon téléphone et appelai mon amie Marine. Elle ne répondait pas. Je balançai mon téléphone avec force, attrapai énervée le miroir puis me regardai devant, en larmes.



Tout à coup, le miroir se brisa en mille morceaux dans mes mains. J'eus peur donc je lâchai le miroir et reculai d'un grand pas. Mes mains étaient pleines de bouts de verre et saignaient. Je pris le miroir et le regarda une dernière fois, mais cette fois, l'homme n'était pas là.

Zohra, Manon, Chloé M., Clara (4A)

26

Je venais de me réveiller, comme tous les matins, dans mon chalet au beau milieu d'une forêt avec ma femme, jolie comme tout avec un merveilleux sourire et sa magnifique chevelure brune.

Ma femme et moi, nous avons 26 ans. Je ne me souviens plus vraiment pourquoi mais ma femme était partie dans les bois, certainement pour chercher du bois pour l'hiver qui approchait :

- Je m'en vais chercher du bois pour nous chauffer cet hiver, déclara ma femme.

- D'accord, combien de temps prendras-tu ? demandai-je.

- À mon avis, je ne prendrai pas plus d'une heure, poursuivit ma femme.

Mais j'eus beau attendre longtemps, très longtemps, elle ne revint jamais, et jamais on ne sut les raisons de cette mystérieuse disparition.



Elle me manquait terriblement mais heureusement que j'avais mon petit chien Hipou qui, lui, était toujours là, avec moi, toujours énergique et toujours partant pour jouer à la balle :

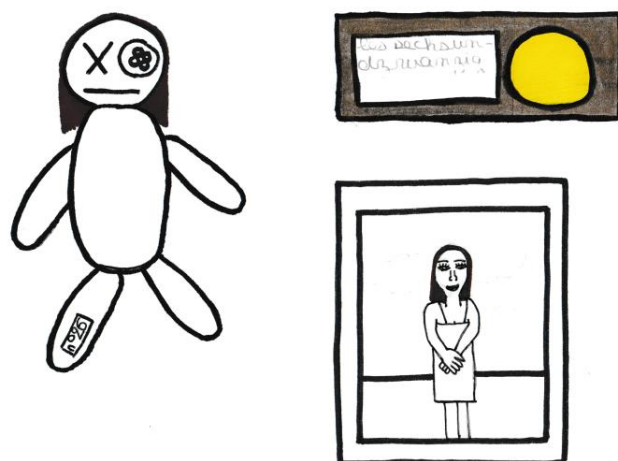
je la lançais et il la ramassait rapidement pour me la redonner. Je trouvais un peu de bonheur là ou je pouvais.

Dix ans après, le 30 novembre, je fêtais mes 36 ans quand soudain je reçus un colis inattendu : « Chouette, me dis-je, quelqu'un pense à moi ! ». C'était une étrange sonnette avec un intrigant petit morceau de bois, auquel je ne m'attendais pas du tout. La sonnette était dorée avec beaucoup de détails mais elle paraissait vraiment étrange. Je l'installai donc chez moi. Mais le premier décembre, à minuit, la sonnette sonna sans raison.

Je me levai donc pour ouvrir la porte. Il n'y avait personne sauf un petit objet de bois, mais je ne savais toujours pas pourquoi il était là. Je réfléchis et me dis qu'il fallait quand même que je garde cet objet car on ne saurait jamais ce qu'il pourrait se passer. Le lendemain, encore une fois, à minuit, la sonnette retentit. J'ouvris alors la porte mais il n'y avait toujours personne sauf toujours un morceau de bois. Donc je le posai à côté du premier. Et ça continua comme ça chaque jour à minuit. Pour moi, c'était comme un calendrier de l'Avent pour Noël. Et effectivement, le 25 décembre c'était fini : je me retrouvais donc avec 26 pièces sur ma table.

Je réfléchis et remarquai que je pouvais associer toutes les pièces pour en faire une poupée. Cette poupée ressemblait tellement à ma femme qui, il y a 10 ans, était allée chercher du bois, mais qui n'est toujours pas revenue. Elle était brune, exactement à l'identique de ma femme, et avait la même morphologie.

Je trouvais ça vraiment étrange mais cela me faisait une autre compagnie en plus de mon chien qui était très énergique. Néanmoins, il régnait une étrange peur, les arbres morts en forêt étaient plus nombreux, et le facteur qui passait habituellement ne passait plus. Il avait beaucoup neigé et les sentiers étaient inutilisables. Le soir, je la posai donc à côté de moi pour dormir.



Mais le lendemain matin, je la retrouvai sur mon canapé et me dis que c'était sûrement mon chien. Un autre soir, j'avais posé des fruits sur la table, et le lendemain ils avaient été mangés par je ne saurais jamais qui. Chaque fois que je disais à la poupée qu'elle aimait

beaucoup le pain, le lendemain le pain avait disparu. Je me disais que je rêvais certainement. Mais je doutais de qui avait pu faire ça entre mon chien et ma poupée.

Aujourd'hui, j'ai 84 ans. Comme chaque jour, je pris une tasse de café, lus le journal et je m'installai dans le canapé tout en repensant à ce qui s'était passé autrefois, accompagné de mon fidèle chien et de cette statuette étrange.

Pourquoi ce cadeau ?

Pourquoi cette figurine ?

Pourquoi était-elle partie ?

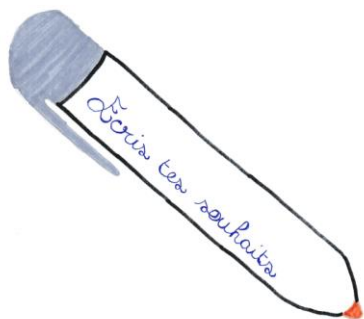
Où était-elle ?

Peut-être était-ce un simple avertissement ou un coup monté d'une personne.

Adrien, Mélissa, Baptiste, Chloé R. (4A)

- JE T'AVAIS PRÉVENUE -

Dès que j'entendis maman crier, je courus m'enfermer dans ma chambre. Je me dirigeai vers la fenêtre, qui avait des barreaux comme une prison. Une prison simple et petite avec un lit, un chevet et un bureau. Je regardais mon reflet à travers la vitre et vis une petite fille d'à peu près six ans avec des yeux verts, des cheveux noirs et lisses. Cette fille c'était moi, Marie, le nom que m'avait donné ma grand-mère. Je pris mon journal où je m'évadais toujours. Ça m'évitait d'entendre maman hurler parce que papa la battait. Ce carnet me faisait penser à une boîte qui ne s'ouvrait que par moi.



Je commençai à écrire dans mon journal intime et je me souvins du jour de mes quatre ans, quand ma grand-mère m'avait offert un magnifique crayon. Cette journée avait été formidable : j'avais mangé des crêpes et on s'était baladées dans un parc jusqu'à la nuit. Cette pensée fut pourtant de courte durée et je repris mon écrit sur ce petit carnet. Le crayon était noir avec un bout argenté, une inscription gravée brillait : « Ecris tes souhaits ».

J'écrivais sur ces pages humides dues à ma maison insalubre. « Si seulement je n'entendais plus les cris de douleur de maman sous les coups de papa » ... Malheureusement, sous mes sanglots ? ce n'étaient que des belles paroles... puis je n'entendis plus maman crier.

Je sortis alors tout doucement de ma minuscule chambre avec sa porte grinçante à cause du bois vieillissant. Sous mes yeux grands ouverts, je vis le corps de mon père nageant dans une mare de sang. Ma mère était agenouillée devant le corps de mon père, elle aussi en sang. La bouteille de bière cassée figée dans la main de ma mère, qui pourtant sortie de cet enfer, pleurait. Peut-être était-elle à l'origine de la mort de papa ?

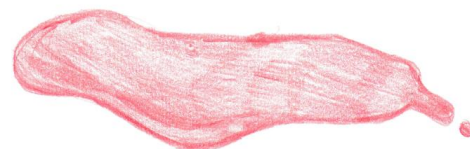
Elle aurait fait son possible pour se défendre et elle aurait tué papa avec la bouteille ? D'où les bouts de verre sur le corps pâle et répugnant de mon père. Alors était-ce-elle qui l'aurait tué ?

Après cet épisode tragique, plusieurs mois s'écoulèrent dans une ambiance pesante et sombre ; plus rien n'était pareil et encore moins maintenant.

Un jour maman vint me parler.

- Je n'en peux plus...
- Qu'est-ce qu'il y a maman ?
- Tu sais, depuis la mort de ton père, je suis soulagée mais là c'est trop : je ne supporte plus les accusations et les insultes des personnes de la ville.
- Mais moi, je suis là maman.
- Oui, je sais, allez ! Allons-nous coucher, il se fait tard.

Le lendemain Marie se réveilla. Elle alla voir sa mère dans sa chambre mais elle n'était pas là. Elle chercha dans toute la maison en l'appelant mais elle ne répondait pas. Elle arriva ainsi dans le garage et là, elle trouva sa mère pendue, les yeux exorbités avec son visage pâlot. La corde lui laissait des marques sur le cou et sur sa main il était écrit « Je t'avais prévenue ». Marie s'effondra en pleurs, elle criait, pleurait toutes les larmes de son corps. Elle se demanda pourquoi sa mère l'avait abandonnée ainsi.



Elle repensa au dessin qu'elle avait trouvé avec le crayon le jour précédent : la scène dessinée puis l'image de ma mère pendue étaient les mêmes, elles se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Était-ce un simple suicide de sa mère ou bien ce maudit crayon ? Est-ce ça que sa grand-mère lui avait dit avant de mourir :

« Prends garde au... ». Alors la phrase complète aurait peut-être été « Prends garde au crayon ». C'était donc contre ça qu'elle voulait la prévenir ! Mais maintenant il était trop tard elle était détruite. Non, elle allait devenir folle...

Noëllia, Amandine, Anne-Lise (4A)

- LE CRAYON -

Tout commença ici le 28 octobre 2020. Assis dans notre salon, mon père et moi fêtions mon anniversaire. Pour une fois que mon père était avec moi, j'en profitais.

Quelques temps après avoir soufflé mes bougies, je vis mon père me tendre une petite boîte noire et dorée ornée d'un petit nœud rouge. Je pris la boîte et l'ouvris avec soin : à l'intérieur, se trouvait un magnifique crayon argenté incrusté de diamants, une mine qui écrivait de toutes les couleurs et qui pouvait grossir ou rétrécir l'écriture grâce à une simple pression sur un bouton. Bref c'était le crayon parfait pour un « enfant de riche ».

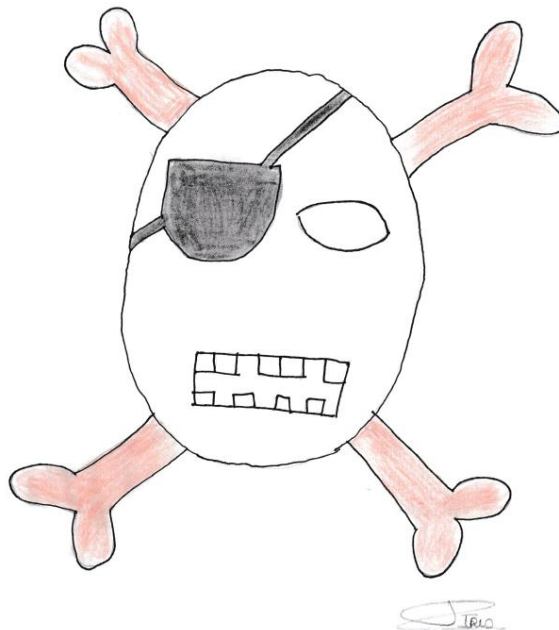


Le lendemain au collège, je ne manquai pas une occasion pour être méchant, harceler, rabaisser les autres par rapport à leurs crayons. Mais derrière ce cœur de pierre se trouvait un cœur détruit, réduit en miettes. Oui, car je ne rabaisais pas les autres pour le plaisir mais bel et bien pour masquer ma véritable tristesse qui était due au manque parental car ma mère était morte d'une maladie quand j'étais petit... Pour oublier sa mort, mon père passait ses journées au travail, donc je me retrouvais souvent seul. La mort de ma mère nous avait beaucoup attristés. Sans elle la maison était vide.

Sinon, moi c'était Kironolé, j'avais 15 ans, j'étais un ado comme les autres. La veille, c'était mon anniversaire, mon père m'avait offert un crayon rare, il était sublime et en plus j'écrivais

bien avec.

Ce jour-là, nous étions le 31 octobre et c'était Halloween, pour moi, c'était une journée comme une autre. Le matin, quand j'allai dans la cuisine pour prendre mon petit déjeuner, je vis un post-it collé au plan de travail ; je pensais que c'était mon père mais il y avait un mot ou plutôt une phrase qui disait : « Le danger n'est jamais très loin, fais attention à toi ! ». En bas à droite, il y avait comme une signature qui représentait une tête de mort. J'étais assez surpris mais décidai de passer à autre chose.



Moi, Kironolé, Je passais mon temps à embêter mes camarades de classe. Mon but était de montrer à tout le monde que j'étais supérieur. En effet, mon père était riche donc lui et moi, on se croyait au-dessus des autres, comme si nous étions les maîtres de la Terre. Puis un jour je rencontrais enfin mes voisins. Des motards qui eurent l'air sympathique mais je m'en moquais royalement. Je me disais juste « cool, de nouveaux voisins ». Plus les jours passaient, plus je découvrais des sortes d'écritures bizarres inscrites un peu partout. Des écritures telles que : « UN JOUR, LA ROUE TOURNERA MON CHER KIRONELE ! » ou bien même « TU ME LA PAYERAS ». Au début je me dis que c'était une mauvaise, très, très, mauvaise blague. Je décidai de comparer les deux messages qui portaient tous deux une tête de mort. Je repensais à la tête de mort présente sur chaque message mais surtout je l'avais déjà vue quelque part et je ne me souvenais plus où.

Certes, en public ou avec les autres, je passais pour quelqu'un d'odieux, d'hautain, ou bien quelqu'un de méchant, méprisant. Or à l'intérieur, j'étais timide, réservé, voire même peureux, alors ce genre de message me fichait une peur bleue.



Je passais, comme chaque matin, devant la maison des motards. Quand je vis quelque chose qui ressemblait à un collier avec une tête de mort inscrite dessus : un doute me vint tout à coup. Tout d'abord, je me dis que cela avait un rapport avec la tête de mort inscrite sur les post-it, ou alors cela était juste une coïncidence. Mais cette tête de mort était tellement similaire à celle inscrite sur les post-it... Alors ce collier était-il lié à la tête de mort inscrite sur les post-it ? Non, je n'avais plus aucun doute : les motards étaient responsables de tout ça.

Cependant, deux semaines après le dernier phénomène étrange, j'appris que mes voisins allaient déménager, ce qui me frustrait. Leur déménagement était prévu pour le lendemain après-midi. Je partis me coucher à l'heure que m'avait demandée mon père, soit 21h30. Mais soudain...
« HAAAAA ! » criais-je.

Je voyais sur le mur de ma maison le mot « adieu ». Mais, je découvris qu'il y avait encore la tête de mort qui était à la fois le collier de mes voisins mais aussi le dessin sur mon crayon. J'étais effrayé, terrifié de peur, je ne me sentais pas bien du tout. Je ne savais plus quoi faire ni quoi penser, j'étais tétanisé.

Alors, le lendemain, je décidai d'aller leur parler pour leur dire au revoir.

« Bonjour chers voisins !

- Bonjour Kironolé, comment vas-tu ?

- Je vais bien merci. »

Mais comment connaissait-il mon prénom, je ne lui avais jamais parlé ?

« Vous partez déjà, si tôt ?

- Oui, tu as raison.

- J'ai l'impression qu'il y a des choses bizarres dans ma maison. Est ce qu'il se passe la même chose chez vous et est-ce pour ça que vous partez ? »



Il ne pas répondit pas, comme s'il me prenait un fou ! Il était surpris.

« D'accord. Allez, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne route et je vous dire au revoir. »

Quand les voisins furent partis, je décidai donc de me débarrasser de mon crayon. Je voulais oublier cette partie de ma vie qui me faisait peur, en jetant mon crayon et en espérant qu'il ne m'arriverait rien d'autre. Je le jetai donc dans la première poubelle que je vis. Depuis ce jour-là, il ne m'arriva plus rien et je me rapprochai de mon père lorsque je lui parlai de ces faits étranges.

Kelly, Romain, Nora, Iris, Léna (4B)

- L'ILLUSION -



« Joyeux anniversaire Léo ! hurla ma famille.
- Merci beaucoup, il est magnifique ! » criai-je.

En effet, ce jour-là, c'était mon anniversaire. J'avais 13 ans et pour le fêter, j'allais passer mes vacances chez mes grands-parents, à Paris. Cette année-là, j'eus un fabuleux téléphone. Tous mes amis l'avaient et j'étais ravi de l'avoir à mon tour. Il me paraissait si beau, si moderne, je l'avais tellement désiré, il était enfin à moi. Pourtant, j'avais un mauvais pressentiment : il aurait pu me rendre fou, accro, et j'eus un moment l'impression que je me brûlerais les mains en le touchant. Je le posai dans ma chambre et eus du mal à m'endormir.

C'est trempé de sueur que je me réveillais. J'étais pâle et ma respiration était haletante comme si j'avais été en apnée pendant quelques secondes. Reprenant mes esprits, je vis mon merveilleux cadeau branché, en train de charger sur la table basse. Il indiquait quatre heures vingt-deux. Car oui, à ma grande surprise, il était allumé et son écran retourné éclairait toute la pièce. Je l'avais pourtant mis dans l'autre sens en me couchant. Quelqu'un l'avait-il retourné, ou était-ce lui qui souhaitait me narguer avec son éclatante lumière ?

Le lendemain, je passai une journée incroyable, surnaturelle : je découvris Paris et ses monuments, tous ses gens, ses restaurants, ses voitures...je ne savais plus où regarder. Mais, je ne sais pourquoi, je ne pus m'empêcher d'avoir continuellement de sordides visions : aux Catacombes j'imaginai de véritables décapitations en voyant tous ces crânes ; du sommet de la Tour Eiffel je voulais sauter ; au Panthéon je ne pensais qu'à ouvrir les multiples tombeaux qui s'y trouvaient... Bref, je n'étais pas dans mon état normal et mon grand-père le remarqua.

En fin d'après-midi, il voulut me prendre en photo mais quelque chose clochait. Dès que je lui eus donné mon nouveau portable, je ressentis comme un soulagement.

Les photos prises par mon grand-père étaient parfaites, enfin presque, vu l'expression de son visage. Je me doutais alors de quelque chose :

« Qu'y-a-t-il ? lui demandai-je.

- La photo, il y a quelque chose d'étrange dessus qui se répète à chaque autre image. »

Mon cœur battait de plus en plus vite. Je me retournai pour voir de quoi il parlait, mais il n'y avait rien.

« Ça ne doit être qu'un dysfonctionnement sur le téléphone », argumenta grand-père pour me rassurer.

Il voulut me rendre le téléphone mais, en le prenant, je ressentis une brûlure atroce. Que m'arrivait-il ?

Plus tard, en regardant les photos faites par mon grand-père, je compris de quoi il voulait parler. Il y avait un homme qui apparaissait à plusieurs reprises sur mes photos à différents moments de la journée.

En fin de soirée, pendant une balade en bateau sur la Seine, je voulus prendre une autre photo. Je sortis mon téléphone : il me semblait lourd et chaud quand soudain je ressentis une brûlure sur ma main. Je le lâchai et il tomba dans l'eau.

En le regardant sombrer je vis une ombre apparaître dans le reflet de l'eau. C'était l'homme. Et il faut croire qu'il voulait me hanter car un jour, dans d'autres circonstances, je le reverrais.

Pierre, Nathanaël, Yanaël et Aurore (4B)

- Le manoir . . . -

Assis devant un grand manoir, je repensai aux moments que j'avais passés là-bas. Mais plus particulièrement un : c'était il y a quatre ans. Et cette histoire, je vais vous la raconter.

C'était un jour sombre de pluie, dans une petite ville de Bretagne. Je marchais à côté de mon vélo en rentrant de la supérette du village. Je traversai la grande forêt et longeai la rivière. Puis, j'arrivai devant un immense manoir, ou plutôt mon manoir. Cette demeure avait un style gothique et paraissait plus noire que la nuit. Des dizaines de fenêtres et une grande porte longeaient la façade. Elles laissèrent un frisson parcourir mon corps.

Je rentrai dans le manoir, un sentiment de solitude me revint. Mes parents n'étaient jamais là ou presque. Ils travaillaient tous les deux dans une grande entreprise. Ils étaient tout le temps en voyage d'affaires. J'avais cette impression qu'ils ne pensaient jamais à moi. Une précédente année, j'avais même passé Noël seul. J'en avais les larmes aux yeux. J'étais donc dans ce grand manoir, et en entrant dans ma chambre, je fus face à ce magnifique miroir. Il était fin et argenté, il semblait en verre avec des lianes gravées sur les bords. Il était très symbolique pour notre famille.

Je passai la porte de ma chambre, m'allongeai sur mon lit et, les yeux rivés au plafond, je soufflai. Puis, selon ma routine quotidienne, je me plaçai devant le miroir et me parlai à moi-même, évoquant mes sentiments, la mauvaise humeur de la caissière aux cheveux gris et aux murs froids du manoir. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'un garçon brun aux yeux marron et à la silhouette frêle me répondît : non, en fait c'était mon sosie ou, dirais-je, mon reflet :

« La vie n'est pas facile à ce que je vois... »

Surpris, j'ouvris grand les yeux et eus un soubresaut, j'étais bouche bée, je me demandais si je rêvais ou non.

« Qui... Qui êtes v-vous ? bégayai-je après avoir réussi à parler.

-Toi, rétorqua-t-il, cela ne se voit pas ? »

Ne sachant quoi faire, je pris mon téléphone et appelai ma grand-mère :

« Mamie ! Mamie ! Mon reflet dans le miroir me parle !

-Tu perds la tête mon chou, s'exclama ma grand-mère, c'est le fruit de ton imagination ! Tu

es trop souvent seul. »

Après m'être disputé avec elle, je raccrochai. Ma propre grand-mère ne me croyait même pas ! Je me retournai vers le miroir et lui dis :

« Que faites-vous i-ici ? demandais-je, terrifié.

- Je viens t'aider bien sûr ! répondit-il, tu te sens seul pas vrai ? »

« Oui très seul » aurais-je voulu dire. Mais au lieu de cela, ma curiosité répliqua autre chose.

« Êtes-vous bien réel ? Que faites-vous ici ?

- Bien sûr que je suis réel ! »

Tout autour de moi s'assombrit et devint glacial.

« Je suis venu t'aider, répéta-t-il, viens me rejoindre ! Tu ne seras plus seul ! »

A ce moment-là, ses yeux d'un marron noisette devinrent rouge vif comme le sang, et sa voix fit écho dans la pièce. Alors, ni une ni deux, paniqué, je pris le drap blanc de mon lit et le balançai sur le miroir. Terrifié, je pris le miroir recouvert du drap immaculé, courut à travers le manoir, la voix de mon reflet résonnant toujours, et allai le cacher dans le grenier. J'étais pâle et avais encore le souffle rapide, que venait-il de m'arriver ?



.....

Maintenant, j'habite à Bordeaux dans un appartement. Mais le mystère avait duré trop longtemps. Je devais retourner au manoir, ma maison d'enfance. Pendant le voyage en voiture, je repensai à toutes mes discussions avec le miroir. Était-ce mon imagination qui me jouait des tours ou était-ce bien réel ?

Une fois arrivé, quand je vis le manoir, cela me rappela tant de souvenirs. Après m'être perdu dans tous ces couloirs, je montai enfin dans le grenier. Je tirai d'un coup sec le drap blanc qui recouvrait le miroir. Les poussières volèrent partout. Je parlai pendant des heures et des heures au miroir, mais il ne me répondit point. J'étais désespéré. Avais-je perdu la tête ? Peu importe, cette histoire resterait entre toi et moi.

Eve, Morgann, Emma et Cerise (4B)

- QUI EST LE COUPABLE ? -

Il y a longtemps dans une maison en bois, un soir d'hiver, à côté de la cheminée, une famille était installée. Il y avait Rémi, jeune enfant de neuf ans aux yeux marron ; assis à côté de lui, son grand frère Matteo, seize ans, aux cheveux noirs et aux yeux verts. Leur mère les regardait en silence. Ethan, le père de quarante-quatre ans, rentra du travail et dit à sa femme :

- Alexandra, je suis rentré.

Ethan était grand, barbu et Alexandra petite et blonde. Le père jouait souvent avec ses enfants et leur mère les emmenait souvent au parc à côté de la maison.

Mais Rémi adorait les cadeaux il en voulait tout le temps. Parfois, il piquait des crises pour en avoir, il n'arrêtait pas de dire :

- Vivement Noël !



Le premier décembre, c'était le jour où toutes les décorations de Noël devaient être mises. Pendant qu'Ethan et Mattéo mettaient le traîneau sur le toit, le Père Noël suspendu sur une échelle et les guirlandes lumineuses, Alexandra et Rémi faisaient le sapin en buvant un chocolat chaud. Ils accrochaient les boules, les guirlandes lumineuses, les objets et les sucres d'orge. Mais, arrivés à la fin du sapin, ils s'aperçurent que Rémi était trop petit pour accrocher l'étoile. Alors, Alexandra le porta pour qu'il l'accroche et le sapin fut fini.

Ensuite Alexandra fit des cookies aux pépites de chocolat pour le goûter, vu que Mattéo en

réclamait tous les jours. Rémi faisait encore des crises pour que le père Noël passe plus vite.

On dut patienter encore 23 jours en mangeant les chocolats du calendrier.

Le 24 décembre, tout le monde se leva. Rémi était content car dans un jour c'était Noël. Tout le monde se mit à table pour prendre le petit déjeuner en famille. Dans la matinée, la famille partit au magasin pour aller chercher à manger pour le réveillon. Ils finirent de faire les courses et rentrèrent chez eux. Dans l'après-midi, ils dressèrent la table et préparèrent à manger. A 18h30, ils se mirent à table pour faire le réveillon, ils dînèrent. A 21h45, ils quittèrent la table puis la débarrassèrent. Tout le monde alla se coucher.

Mais, dans la nuit, vers quatre heures, ils entendirent des bruits dans le salon, des bruits de pas, des craquements du bois comme si quelqu'un marchait sur le plancher. Seulement, tout le monde semblait dormir.

Il était 8h30 : c'était enfin Noël ! On était le 25 décembre ! Tout le monde descendit tout joyeux à l'idée d'ouvrir tous les magnifiques cadeaux. Mais ils trouvèrent Rémi avachi sur le canapé ; on aurait dit qu'il était terrorisé. Il y avait aussi plein d'épines de sapin partout dans le salon : le sapin était déplacé et les boules étaient éclatées sur le sol. On aurait cru que Rémi s'était battu avec le sapin.

« Mon Dieu s'écria Matteo. Les cadeaux ont disparu ! »

Ethan et Alexandra, furieux, accusèrent Rémi d'avoir volé les cadeaux. Celui-ci dit à Mattéo que c'était le sapin qu'il avait vu voler les cadeaux car il était somnambule : cela aurait expliqué les épines sur le sol. Mattéo ne savait pas qui accuser. Le lendemain ils retrouvèrent le sapin brûlé...

Alex, Matteo, Rémi, Ethan (4B)

- A QUI LA FAUTE ? -

Depuis le décès de ma mère, je partais toujours pendant les grandes vacances, chez mon grand-père Patrick et ma grand-mère Marie qui habitaient à Dubaï.

Cette année-là, j'allais leur rendre visite et y rester un mois et demi, avec mon petit frère Thomas, mon père Régis et, au grand désespoir de mon grand-père, mon chat Papouf.

Arrivé chez mes grands-parents, mon chat sembla devenir étrange, il était énervé, ne mangeait plus, et il disparaissait souvent pendant la journée, je ne savais pas pourquoi !

En fin de journée, avec mon frère nous décidâmes d'aller au grenier. Nous découvrîmes un vieux miroir : il était de couleur marron, assez grand, très grand même ! Il était posé par terre contre l'un des murs. Sur le côté, il avait un cadenas pour ne pas l'ouvrir : forcément, ça m'intriguait de ne pas savoir ce qu'il y avait dedans.

Le lendemain, mon grand-père et moi le descendîmes dans la chambre, là où je dormais. Mais en jouant au foot à l'intérieur, Thomas le brisa en mille morceaux.

Quand le miroir se brisa, une chose tomba. En allant prendre la chose tombée, je m'écorchai le pied avec des bouts de verre. C'était une peluche ! Je l'observai attentivement. Elle était rose, ses yeux étaient comme ceux de la Joconde, partout où on était on avait l'horrible impression qu'elle nous regardait. Sa tête était inquiétante, elle avait un sourire narquois mais, le plus horrible, c'était qu'elle avait de longues griffes ! Elle devait faire environ vingt centimètres et sur une étiquette était marqué : Lézolatine. Thomas se mit à me supplier de ne le dire à personne.

- Leslie, dit-il en prenant sa voix d'enfant triste, je suis désolé. S'il te plaît, ne le dis à personne.

Bien sûr, je ne l'écoutai guère.

- Grand-père !!! hurlai-je, Thomas a cassé le miroir et nous avons trouvé une peluche !

Je n'avais jamais vu ni entendu grand-père courir aussi vite

- Où est-elle ? me questionna-t-il

- Juste ici, je l'ai mise sur mon...

- MALHEUR ! me coupa-t-il, donne-moi ça tout de suite ! Et toi, Thomas, je ne veux plus jamais entendre parler de foot dans cette maison !

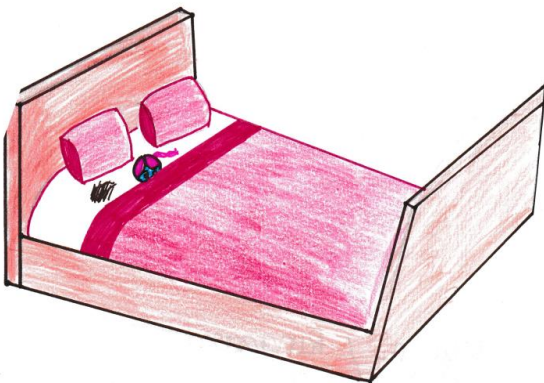
Puis il partit en claquant la porte. Je ne comprenais pas son comportement. Après avoir mis tous les bouts de verre à la poubelle, je partis donner à manger à Papouf. Étrangement, je ne le trouvais pas. Je décidai alors d'aller jouer aux échecs avec mon père. Soudain, nous entendîmes des cris provenant de la cuisine, je résolus d'y aller.

– Marie ! Elle est dangereuse !! dit grand-père en frémissant, je te le jure, je vais la mettre à la poubelle, elle a fait des choses effroyables, comme une fois...

Grand-père se coupa d'un coup. Il avait vu que j'étais là.

Je montai vite dans ma chambre me coucher avant que grand-père me gronde.

A neuf heures le lendemain, quand je descendis à la cuisine, ma grand-mère était en larmes : j'appris que dans la nuit grand-père était tombé de son lit et s'était fait TRÈS MAL ! Dans la journée, on apprit que grand-père était décédé de ses blessures. Mais le plus étrange dans tout ça, c'était que son corps était lacéré de griffures.



La veille de son enterrement, j'entendis une discussion entre mon père et ma grand-mère. De ce que j'avais compris, la veille de sa mort, mon grand-père aurait prévenu grand-mère du « maléfice » de la peluche. Il l'aurait alors mise à la poubelle mais ma mamie l'avait retrouvée au réveil dans son lit avec des poils de chat.

Le jour de son enterrement arriva, je ne pensais pas qu'il avait tant d'amis, tout le monde était présent. Mais ce qui me déchirait le cœur, c'était d'entendre ma grand-mère pleurer toutes les larmes de son corps. Soudain, j'entendis un miaulement, c'était Papouf. Je croyais qu'il avait disparu. Discrètement, je le pris dans mes bras jusqu'à la fin. Comment avait-il fait pour venir ici ?



.....

Ma famille et moi commençâmes petit à petit de nous remettre du décès de mon grand-père. Mais je ne pouvais m'empêcher de me questionner encore et encore. Comment pouvait-t-il mourir comme ça, et comme par hasard, quand on était là ? Et si c'était de ma faute ? J'essayai rapidement d'effacer cette idée.

Nous restâmes durant deux semaines, il était temps de rentrer. Je fis un gros câlin à ma grand-mère pour la réconforter. Durant le trajet, je me retournai vers mon sac et j'aperçus la peluche. Je la pris dans mes mains et observai ses pattes : elles avaient des griffes pleines de gouttes rouges. Pourtant, je ne me souvenais pas l'avoir emmenée, elle n'était pas à moi. Alors, comment avait-elle fait pour se retrouver ici ?

Stella, Léa, Zoé et Églantine (4B)

- Un accident qui change une vie -

Vendredi 13 mai 1943

- Papa, où va-t-on ? demanda Théodore.
- Mais je vous l'ai déjà dit, nous allons voir maman au travail, dit le père.
- Et on part dans combien de temps ? demanda l'enfant.
- Nous allons partir dans quinze minutes, alors préparez-vous et prenez vos peluches, dit le père d'un ton calme.

Quelques minutes après, tout le monde était prêt. Ils allèrent dans la voiture, puis partirent. A un moment de la journée, ils s'arrêtèrent devant un feu rouge, puis tout d'un coup une voiture leur fonça dessus !

.....

- Mmmh, où suis-je ? demanda le père.
- Vous êtes à l'hôpital, monsieur, dit l'infirmière.
- Où sont les enfants ?! cria le père.
- Je... toutes mes condoléances, ils sont morts.

- Que... ceci n'est pas possible ! Mes enfants ne peuvent pas mourir ! Ils sont trop jeunes !

Le père éclata en sanglots.

Quelques jours plus tard, la mère sut pour ses enfants et tomba dans une grosse dépression. Toute la famille essaya de la consoler, la soutenir dans ce moment tragique et surtout de prendre bien soin d'elle. A partir de ce fameux moment tragique, le couple eut du mal à se parler et à se confier leurs sentiments.

Un jour, la mère, en faisant le ménage, retrouva les peluches des enfants dans leurs chambres. Elle sauta dessus et éclata en sanglots une nouvelle fois. L'enterrement de leurs enfants approchait, plus les jours passaient plus ils avaient une boule dans leur ventre.

Le jour de l'enterrement, tout le monde était triste. Vers la fin de cet éprouvant moment, personne n'avait remarqué sa présence : elle était là, à observer avec un regard noir, puis le père remarqua sa présence. Elle partit. Le père, ayant vu son regard noir, sentit un grand frisson lui parcourir le dos.

Quelques minutes plus tard, ils rentrèrent chez eux. Leur maison était située devant un cimetière, de quoi en faire un film. Elle était grande avec des volets gris, des murs blancs, une terrasse et nous pouvions apercevoir un grand jardin derrière la maison. Depuis la mort de leurs enfants, le jeune couple entendait et voyait des choses étranges, mais l'un ne voulant pas affoler l'autre, ils se taisaient. Parfois, il leur arrivait d'avoir l'impression d'entendre rire leurs enfants, certaines fois c'étaient des bruits de pas qui se faisaient entendre dans les grands escaliers, d'autres fois ils avaient l'impression d'apercevoir leurs ombres. Tout cela rendit la mère folle, elle commença à reprocher chaque jour à son mari le décès des deux enfants, elle lui répétait sans arrêt que c'était de sa faute s'ils étaient morts. Un jour, la femme remarqua que leur nouvelle voisine les observait mais elle n'y prêta pas plus d'attention. A plusieurs reprises dans la journée, en passant devant sa fenêtre, elle remarqua que la voisine continuait à regarder en direction de leur maison ; elle décida de fermer les rideaux ; alors, la voisine s'en alla. Pendant ce temps-là, M. Leroy cherchait les peluches des enfants, il était persuadé de les avoir posées sur leurs lits respectifs, mais pourtant rien, elles avaient disparu. Après quelques recherches, ils les retrouvèrent dans un placard non loin de la chambre. Le fait qu'elles aient bougé sans aucune raison lui provoqua

un grand frisson dans le dos. La journée continua et vers la fin de la journée, Mme Leroy décida d'aller prendre une douche quand soudain...

On retrouva le père mort dans sa baignoire pleine de sang. La police arriva et emmena les deux témoins au commissariat pour les interroger afin de savoir ce qui avait pu arriver au père. Ils commencèrent par le premier témoin.

- Je vous ai emmené au poste de police pour vous interroger en tant que témoin des faits. Que faisiez-vous à 18h56 ?
- A 18h56, j'étais dans la cuisine pour nous préparer le dîner, comme d'habitude.
- Vous vous entendiez bien avec votre mari ?
- Mon mari et moi n'étions plus très proches depuis la mort de nos deux enfants mais je ne lui aurais jamais fait de mal.

A ce moment précis, la femme eut une sorte de flash-back où elle vit les deux peluches de Théodore et Juliette avec un grand sourire, marchant dans la maison puis plus rien. Une idée lui vint soudainement mais elle ne dit rien.

Pendant ce temps, dans une autre salle d'interrogatoire, le deuxième témoin se faisait questionner.

- D'après mes sources, vous avez appelé la police car vous avez vu du sang sur la vitre de la salle de bain, est-ce vrai ?
- Oui c'est vrai, j'ai tout de suite appelé la police et je suis allé chez la voisine car je m'inquiétais énormément !
- Votre voisine ne nous a rien dit à ce sujet.
- Elle avait l'air surprise quand je sois venue sonner en panique. Mais à part cela, je n'ai ni vu ni entendu quoi que ce soit.
- Bon, je vous remercie d'être venue et vos éclaircissements nous permettront peut-être d'avancer dans l'enquête. Vous pouvez y aller mais restez joignable ces prochains jours.
- Au revoir.

Deux jours passèrent, Mme Leroy, qui était en train de cuisiner, remarqua que de nombreux couteaux avaient disparu puis un flash du passé l'éclaira : elle en eut des frissons... Était-elle en train de perdre la tête ou sa dépression la rattrapait elle ? Pourtant elle ne se souvenait pas d'avoir invité qui-que-ce-soit chez elle depuis la mort de son mari !

Le lendemain après-midi, alors que Mme Leroy s'absenta pour faire ses courses, sa voisine Mme Dubois en profita pour rentrer chez celle-ci. En arrivant les bras chargés, Madame Leroy alla directement dans sa cuisine afin de ranger ses achats et ne vit donc pas sa voisine tranquillement installée sur le canapé du salon. Si seulement elle savait qui se trouvait dans son salon... elle n'aurait peut-être pas mis autant de temps pour y aller !

- Ho ! Mon Dieu que faites-vous là ! s'exclama Mme Leroy en sursautant.

- Vous ne m'attendez pas hein... lui répondit Mme Dubois.

- Vous m'avez fait peur ! Pourriez-vous sortir de chez moi, vous ne devriez pas être là, dit Mme Leroy.

- Je suis bien là, votre canapé est merveilleusement confortable, dit Madame Dubois.

- Je ne vais pas vous le dire deux fois : **SORTEZ DE CHEZ MOI !** s'énerva Mme Leroy.

- Ne vous fâchez pas, mais sachez que je pourrais revenir, se moqua Mme Dubois.

Qu'insinuait-elle par là et que pourrait-il bien se passer dans les jours à venir ?

Quelques jours plus tard dans le journal la *Une* choqua les habitants : « La mort a encore frappé chez les Leroy. »

Mme Leroy fut retrouvée morte sur le canapé du salon, exactement là où Mme Dubois s'était assise... Que s'était-il passé à nouveau ? Sachant que des témoins aperçurent les peluches de Juliette et de Théodore Leroy sur la tombe de la famille souriant et cachant des couteaux derrière leur dos...



Kaléa, Lola, Angela, Léa (4C)

- LE SECRET DU MENORAH -

Au milieu de l'année 2001, à Reims, Georges, alors âgé de trente-cinq ans, avait un fils qui se nommait François, âgé lui de 8 ans. Un jour, François demanda à son père, qui était un homme très athlétique et d'une grande taille :

- Papa, pourquoi je n'ai pas de papy ? demanda le petit garçon.
 - Ah mon fils, quelle grande question tu me poses ! dit Georges. Et bien je vais te raconter son histoire : ton grand père s'appelait Daniel. C'était un homme très courageux et plein de tendresse. Jusqu'au jour où la guerre l'a emporté. Ah ! Et aussi cette fameuse bougie ! lui conta son père.
 - Quelle bougie ? demanda le garçon intrigué.
- Son père fronça les sourcils car il hésitait à lui raconter l'histoire de la bougie magique.
- D'accord si tu veux, dit Georges.



L'histoire commença dans le manoir de Thionville en 1901. Daniel fut très bien accueilli par David, un domestique juif. Il lui fit visiter ce très grand logis seigneurial. Il y avait quarante pièces : dix chambres, sept salons, dix salles de bains, trois cuisines, cinq caves et cinq salles à manger. C'était grandiose !

David l'emmena pour ranger ses affaires dans sa chambre. Il allait dormir dans un lit à baldaquin avec des rideaux de chaque côté du lit. Quand il marchait, on entendait le parquet craquer et la porte grinçait. Au pied du lit, on pouvait poser ses pieds sur un grand tapis. Sur les murs, des tapisseries de Bayeux décoraient la pièce. En face, une immense cheminée réchauffait le lieu. En sortant de la chambre, il passa par un couloir pour se diriger vers le salon. Il vit un chandelier juif à sept branches. Il se posa des questions car il n'y avait qu'une bougie d'allumée.

Après quelques jours, Daniel, David et Fernando se rassemblèrent dans le salon pour discuter de la bougie.

« Je vous ai convoqués car vous n'éteignez pas la bougie tous les soirs.

- En effet, chaque fois que je me lève dans la nuit, la bougie est allumée ! indiqua Daniel.
- Je ne suis pas d'accord avec vous. Je suis sûr de moi. J'éteins toujours la bougie à 21 heures ! rétorqua Fernando.
- J'approuve la décision de mon collègue. Moi aussi à 21 heures, j'éteins la bougie un jour sur deux ! dit David.
- Ceci est une histoire bizarre, qui me fait douter de votre honnêteté. », répondit David.

Un soir d'orage, il s'était endormi profondément. Tout-à-coup, il entendit du bruit dans le salon. Alors, il se leva pour aller vérifier qu'il n'y avait rien de bizarre. Il vit le salon prendre feu. Il prit tellement peur qu'il se précipita pour réveiller Fernando et David. Ils accoururent mais c'était trop tard : le manoir s'embrasait. Ils étaient pétrifiés et terrifiés. Ils étaient coincés et cernés par les flammes !

David et Fernando se souvinrent alors qu'il y avait un passage secret dans le salon. David l'ouvrit et tous les trois s'y introduisirent. Ils continuèrent mais aux deux tiers du chemin, une poutre enflammée tomba sur David et Fernando. Ils étaient bloqués. Daniel se retourna et les vit assommés. Il continua son chemin, désespéré. Arrivé au bout du passage, il sortit et regarda le manoir brûler. Dès que l'incendie fut éteint, Daniel voulut voir les débris du manoir qui restaient. Il vit alors ce magnifique chandelier qui était encore allumé comme le Phoenix renaît de ses cendres. Il s'en empara et partit.

Plusieurs années s'écoulèrent.

Il dut ensuite aller à la guerre en 1914. Daniel était dans les tranchées, à Verdun. Il



dormait peu et voyait beaucoup de ses camarades mourir. Cela était extrêmement éprouvant. Il avait emporté avec lui le seul souvenir qui lui restait du manoir : le chandelier juif que David avait rapporté. Beaucoup de ses camarades lui avaient demandé pourquoi seule la bougie du milieu s'allumait. Il leur aurait répondu s'il avait eu la réponse. En hiver, lorsqu'il y avait beaucoup de vent, qu'il faisait froid, qu'il pleuvait et neigeait, la bougie ne s'éteignait pas. Elle bougeait, se tortillait de gauche à droite mais jamais elle ne s'éteignait. Était-ce parce qu'un esprit hantait ce chandelier et l'empêchait de s'éteindre ; ou était-ce parce que la bougie était imbibée de pétrole ?

Malheureusement, un jour, un soldat allemand lui tira une balle dans le crâne. Il tomba raide mort.

- Et le menorah se retrouvait sur sa tombe, dit Georges.
- Donc le menorah est encore là ? interrogea François.
- Oui toujours sur sa tombe, répondit Georges.
- On peut aller le voir ? demanda François.
- D'accord, accorda Georges.

Ils allèrent tous les deux voir la tombe de Daniel pour voir s'il y avait le menorah. Ils traversèrent la forêt où les soldats avaient été enterrés, la forêt Domaniale de Verzy, et ils arrivèrent au cimetière de l'avenue de Laon. Georges fut surpris.

Il ne bougea plus et François posa la question :

- Pourquoi ne bouges-tu plus ? demanda François.
- La bougie... répondit Georges.

François se retourna et dit :

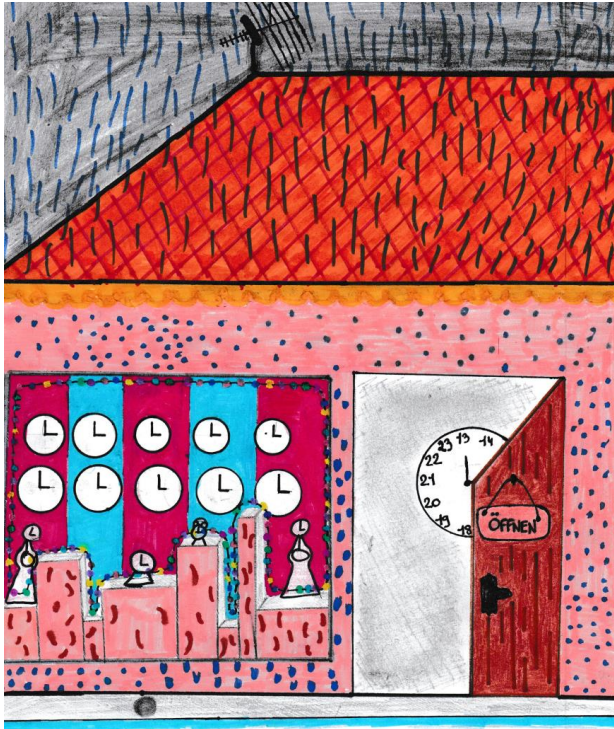
- Pourquoi la bougie est-elle encore allumée ?



Toine, Nathan, Camille, Gabriel (4C)

- UNE MAUDITE HORLOGE... -

C'était le printemps, nous étions le vendredi 13 mars 2013, en Autriche. À Vienne, une boutique d'horloges ouvrit ses portes un beau matin. Dès son ouverture, la salle sombre avec de petites fenêtres et quelques lumières était déjà bondée de personnes.



La foule était en admiration face à l'une des horloges ! Pourquoi, me demandai-je ? Alors, je me rendis voir cette "splendide" horloge. Elle était juste ronde comme les autres, mais ce qui me surprit, c'était que les chiffres indiqués commençaient de 13 à 24 au lieu de 1 à 12. C'est vrai qu'elle était charmante, mais au point d'oublier les 1732 autres horloges, il fallait le faire. Sinon, elle faisait un bruit, un peu ennuyeux, du style : *tic tac, tic tac, tic tac...*

Les collectionneurs étaient en exaltation devant cette pendule. Mais moi, cela ne m'intéressait pas vraiment, donc je regardai plutôt le vendeur Vincent Bronchard qui me semblait étrange. Il était grand, avec de longues jambes et des bras fins qui contrastaient avec son énorme ventre. Son visage était pâle, avec des taches de rousseur. Il portait des lunettes de couleur rouge vif. Ce monsieur avait également une moustache. Néanmoins, je ne constatai aucune trace de cheveux !

Je vis aussi un jeune garçon, près du commerçant, qui lui ressemblait fortement : il s'agissait de son fils Simon d'environ vingt, vingt-cinq ans, pas plus.

Quatre heures plus tard, c'était la fin de l'exposition. Pourtant, il y avait toujours autant de personnes présentes. Il était 12h59, c'était la débauche pour l'homme Bronchard. Néanmoins, les gens ne partaient pas : mais pourquoi restaient-ils tous plantés là ? Ne comprenant point, je décidai d'aller rejoindre les adultes où se trouvait mon père qui lui non plus ne voulait pas partir ! De suite, je me mis à observer un moment la pendule. 13h10 sonna, tout le monde était encore là, mais pourquoi restaient-ils là ? Qu'attendaient-ils ? De plus, la boutique aurait déjà dû être fermée.

Tout à coup, l'horloger ordonna à ses clients de partir, mais rien ne se produisit, il n'avait clairement aucune autorité face à ce rassemblement. 13h11, 13h12, les minutes commençaient à devenir longues, c'était insupportable pour moi ! 13h13, je commençai même à me mettre à compter les secondes 13h13 et 10s, 13h13 et 11s, 13h13 et 12s,

jusqu'à 13h13 et 13s. En un instant, l'horloge devint bizarre : on aurait dit que les aiguilles formaient des lettres ou bien des symboles. Cela me faisait penser à des initiales ! Je devinai la lettre A et la lettre L. Mais que signifiaient ces lettres ? Avaient-elles une explication ? Où étaient-elles justes comme cela ? Je n'avais pas la moindre réponse à ma question... Quand soudain elle se mit à faire... Et puis, la pendule se mit à faire *pop, pop, pop*. J'étais abasourdi ! C'est à ce moment-là que toutes les personnes présentes partirent et la salle d'exposition s'acheva. Le lendemain, on annonça qu'Anaïs Lamont était morte. C'était ma chère voisine. Je commençai me poser beaucoup de questions à propos de cette « coïncidence ». Pour moi, cela me semblait logique !

Alors depuis ce jour-là, je me mis à enquêter sur ce sujet. Un jour, je me rendis à la bibliothèque pour rechercher dans les archives : je trouvai la mort de Lamek Bronchard qui remontait au vendredi 13 mars 1993. Surprenant : le même jour et au même endroit...

Alors, je pris comme décision de retourner à l'exposition d'horloges pour demander des informations sur ce qui s'était passé à la mort d'un membre de la famille. J'allais chercher dans le grenier de la salle d'exposition et trouvais une photo peut-être familiale. J'allai demander à mon père ce qu'était cette photo, il me dit tous les prénoms de chaque personne de la famille et me les décrivait, sauf une femme...

- Et cette femme, c'est qui ? demanda Simon.
- Promets-moi de m'écouter. Tu m'en voudras peut-être après mais je te prie de m'écouter ! s'exclama Vincent. Cette femme met très chère, elle est décédée à ta naissance !
- Ne me dis pas que c'est ma...
- Si c'est elle !
- Ohh nonnnn !
- Ça doit te rappeler des souvenirs ?
- Ça reste vague mais j'en ai quelques-uns.

Vincent et Simon retournent dans les moments passés... Père et fils reprirent leur esprit...

- Oh mon fils, que nous est-il arrivé ? demanda Vincent.
- Je pense que le bruit de l'horloge nous rappelle la mort de maman et nos souvenirs avec elle ! répondit Simon.
- Oh, mais décidément quelle plaisanterie cette pendule ! s'exclama Vincent.
- Papa ?

- Oui ! Qu'est-ce qu'il y a ? interrogea Vincent.
 - Maman me manque terriblement, j'aurais aimé la connaître plus et j'aurais voulu passer le restant de mes jours avec elle ! répondit Simon.
 - Je le sais, mon fils, moi aussi j'aurais aimé tout ça, mais la vie n'est pas toujours belle. Moi je suis encore là !
 - Heureusement qu'il me reste toi !
- Vincent et Simon pleurèrent...
- Allons, mon grand, reprenons notre vie en main et on va essayer d'être heureux malgré tout.
 - Mais papa, comment veux-tu qu'on fasse, notre vie est fichue !
 - Enfin fiston, il ne faut pas dire ça...
 - Non, mais papa, tu ne comprends pas que je n'ai plus de mère !
 - Ça va aller fiston... Mais c'est juste qu'on n'a qu'une vie, alors autant en profiter !

Keellyana, Aimy, Eilys, Manon (4C)

- La malédiction de Forcalquier -

En ce temps-là, moi, Ambroise, j'avais 20 ans et j'étais professeur de français. J'habitais à la campagne dans une grande maison en pierre. Malgré le fait que cette ravissante demeure fût un héritage familial, une odeur de nostalgie et de déprime y flottait constamment.

Je me trouvais ce jour-là dans le mignon petit village de Forcalquier, situé dans le Sud-Est de la France, village natale de ma grand-mère qui comme moi avait les cheveux châtain et les yeux vert clair. Tout ceci me rappelait ces bons moments passés avec elle, à équeuter des haricots verts, à tricoter ces immondes pulls de Noël et à déplumer le poulet du dimanche. Que de nostalgie...



Quand j'étais arrivé, j'avais découvert ce tableau. Il était simple, et représentait une maison à la campagne avec un personnage. Je m'étais couché tard car j'avais passé beaucoup de temps à observer le tableau.

Le lendemain matin, quand je me réveillai, le tableau me parut différent. Il me semblait que plusieurs arbres étaient apparus, ainsi qu'un petit monticule de terre. J'étais stupéfait ! Mais après tout, peut-être qu'il n'avait pas changé et que je venais juste de remarquer ces détails.

Je me rendis ensuite à la boulangerie où je me tenais informé des nouvelles du village :

« Bonjour Mme Bline. Comment ça va aujourd'hui ?

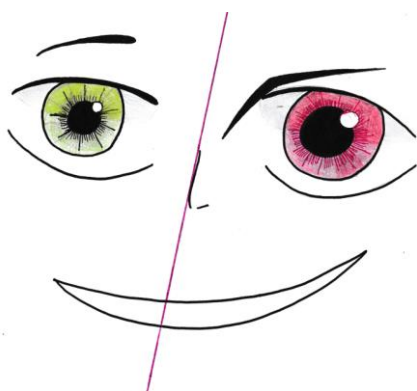
- Bonjour Ambroise. Mon mal de dos s'est arrangé mais j'ai encore des maux de tête. C'est terrible ! En parlant de terrible, il paraît que la petite Jenny a été assassinée. C'est affreux !

- Quoi ? Jenny ? assassinée ? répliquai-je, mais ce n'est pas possible !

- Malheureusement si, répondit tristement la vieille femme, mais pour remonter le moral de tout le monde, j'offre les croissants aujourd'hui. »

Je pris mes croissants et partis sans un mot. Il y avait un meurtrier au village et cela m'effrayait plus que tout. Arrivé chez moi, je n'avais plus faim et je ne pensais qu'à cet horrible assassinat.

Soudain, quelque chose attira mon attention près du tableau. Je m'approchai et vis de minuscules gouttes... qui ressemblaient à du sang ! Derrière moi, j'entendis une porte claquer et des marches grincer. J'espérais que ce ne soit que le vent, même si je redoutais quelque chose, ou plutôt quelqu'un, de bien plus effrayant.



Tout à coup, les lumières s'éteignirent. J'entendis de petits tapotements qui se rapprochaient de plus en plus. J'étais terrorisé et mon cœur battait si fort que j'en avais mal à la poitrine. Je décidai donc de me glisser doucement, tout doucement vers l'interrupteur, et rallumai la lumière d'un coup sec. Personne. C'était vide. Trop vide même car le personnage du tableau avait disparu ! En réfléchissant bien, je n'étais pas sûr de l'avoir vu ce matin-là non plus. Et puis, ce n'était que maintenant que j'en prenais conscience, mais le monticule de terre ressemblait vraiment à une tombe. En fait, je pouvais presque m'imaginer une personne enterrée là-dessous. J'étais secoué de frissons.

La semaine qui suivit cet épisode, j'appris les meurtres de trois autres personnes, et le personnage n'était toujours pas réapparu. Le huitième jour, je vis que le bonhomme de la

peinture était revenu dans son tableau. Mais est-ce qu'il en était vraiment parti ? Je n'étais plus sûr de rien, tous ces événements me dépassaient. Ensuite, tout se passa très vite. Les jours d'après, je me mis à changer, mes pensées m'aliénaient. Je commençais à me dire que je méritais mieux que ce trou paumé, avec ces gens qui complotaient sûrement derrière mon dos. J'en vins à rester enfermé chez moi car j'étais sûr qu'ils allaient me tuer à la prochaine occasion. Je ne fis plus confiance aux villageois et me mis à les haïr. J'étais certain que c'étaient eux qui me jouaient des tours avec ce maudit tableau et avec ce personnage qui réapparaissait chaque jour avec encore plus de sang sur les mains. Et cela me rendait fou : je voulais les tuer TOUS !

.....

On ne plus vit plus Ambroise pendant des semaines. Le vendredi 13 janvier, les villageois décidèrent d'aller chez lui pour s'assurer qu'il allait bien. Arrivés chez Ambroise, personne n'entendit rien : il n'était pas là. Pendant que les adultes débattaient sur sa disparition, un petit enfant partit visiter le jardin quand :

« AAAAAAHHHHHHHH ! »

C'était le petit qui avait hurlé et tout le monde accourut vers lui. Il y avait une tombe sous ses pieds. Le forgeron souleva la trappe et ils y découvrirent un trou avec plein sang. Mais il n'y avait aucune trace d'Ambroise. Les villageois, effrayés, ne remirent plus les pieds dans la maison et aux alentours. Tout redevint comme avant et on oublia cette histoire. Le tableau, quant à lui, n'était plus tout à fait le même, car le personnage avait disparu. Ce mystère resterait à jamais irrésolu.

Anne-Lise, Angèle et Léontine (4C)

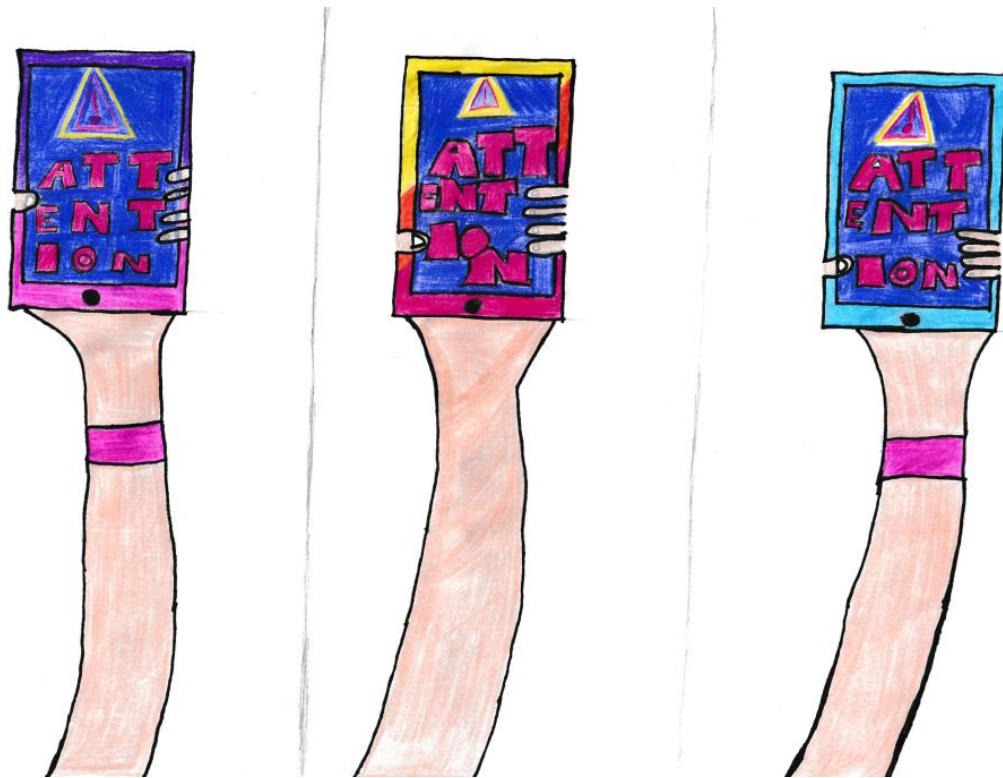
- 666 : Allô ? -

C'était un soir du 11 janvier 2018. Une bande de copains décida de se retrouver pour passer un moment ensemble. Tous se rejoignirent chez Axel, qui avait la maison la plus belle de son village, peut-être même de France. Cette maison se situait seule, loin de tout, aux abords d'une forêt, ce qui leur permettait de mettre de la musique des années 90 comme ils l'aimaient tant.

Les trois adolescents de quinze ans commencèrent pourtant à s'ennuyer ne sachant pas quoi faire, alors ils tentèrent de s'occuper comme ils pouvaient. Karra était en colère de voir

ses amis toujours sur leur téléphone au lieu de parler entre eux. Elle voulut donc partir marcher tranquillement dans la forêt, considérant que le téléphone ne servait à rien. En revenant de sa ballade, elle se rendit compte que ses amis avaient eu l'idée de regarder un film.

Mais soudain, les trois ados reçurent un message en disant « Arrêtez les écrans sinon ... »



ils l'effacèrent rapidement. Axel se leva pour chercher des biscuits quand, tout à coup, le four se mit à trembler, comme si quelque chose était dedans. Alors, Axel avança pour refermer le four mais le mixeur se mit aussitôt en marche.

Il décida donc d'appeler les deux autres ados pour voir ce qu'il se passait :

« Pourquoi as-tu allumé le mixeur !? » cria Karra.

- Et pourquoi le four est ouvert ? demande Alice.

- Ce n'est pas moi, hurla Axel, cela s'est produit tout seul !

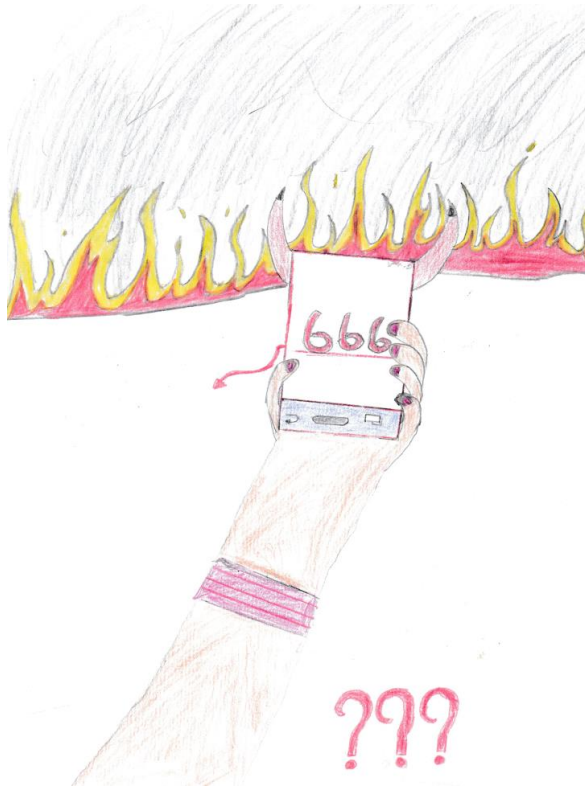
- Je ne te crois pas ! ricana Alice.

- Mais je te le jure ! » répondit Axel.

Puis, le frigo s'ouvrit...

Tous les objets électroniques dans la maison d'Axel étaient devenus des monstres : lampe, mixeur, four, lave-vaisselle, machine à laver, frigo, télévision, grille-pain et micro-onde. Ces objets poursuivaient les trois adolescents ; le garçon et les deux filles coururent à toute

allure pour se cacher dans le sous-sol de la maison, là où ils seraient introuvables. Pendant ce temps-là, les trois adolescents terrifiés se cachèrent un moment dans le sous-sol.



Peu de temps après, Axel, Karra et Alice s'en allèrent du sous-sol. Ce temps-là, Axel retient les objets électriques démoniaques : elles coururent longtemps et elles se cachèrent dans la « base secrète » en dessous du lit.

Axel était toujours en train de retenir les objets électriques avec un couteau pointu. Il s'en alla voir si les filles étaient en sécurité.

Il entra et vit les filles, il referma la trappe puis il alla parler à Karra et Alice. Ils causèrent un bon moment puis décidèrent d'appeler la police qui ne crut pas leur histoire et coupa net la discussion.

« Bon, cela m'inquiète si nous ne pouvons pas savoir qui a envoyé ce message qui fait froid dans le dos ! » cria Alice.

- C'est vrai que ça serait contraignant car cela deviendrait presque inquiétant, répondit Axel.

- C'est bizarre, la personne a certainement voulu faire passer un message..., se demanda Alice.

- Oui sûrement mais qu'est-ce qu'il signifie et pourquoi ? reprit Axel.
- Peut-être que c'est pour nous dire d'arrêter les écrans ? dit Karra.
- Oh non je ne crois pas que ça puisse être ça ! reprit Axel.
- Ecoutez-moi, c'est moi qui vous ai envoyé ce message, répondit Karra.
- Quoi !!! » crièrent Axel et Alice.

D'un air étonné et dépité, le dos collé contre le mur, les yeux grands ouverts, ils restèrent immobiles.

« C'est parce qu'avec les écrans et le téléphone, on n'arrivait plus à s'amuser comme avant ... et cela me manquait énormément ... Mais je vais vous avouer que je ne sais pas ce qui s'est passé pour les objets électroniques ..., expliqua Karra.

- Peut-être, mais ce que tu as dit m'a touché et je pense qu'il est temps de lâcher un peu les écrans ..., déclara Alice.

- Moi aussi je vais faire pareil ! » dit Axel.

C'est à ce moment-là qu'ils décidèrent de ranger leur téléphone dans l'armoire et partirent jouer dehors. En rentrant chez eux, ils allèrent dans le salon et ils allumèrent la télévision. Le programme parlait d'objets électroniques qui hantait plusieurs maisons et qu'ils ne savaient rien d'autre...

Clara, Even, Lucie, Alexis (4C)

- DÉSARMANTE ARMOIRE -

Je vais vous raconter l'histoire de David, qui s'est passée dans mon village, alors que j'étais encore un enfant.

Un homme, nommé David, venait d'acheter une vieille maison à rénover, et avait besoin d'une armoire pour ranger ses outils pendant la rénovation. Il se démena pour trouver une petite armoire pas très chère dans les brocantes du coin et finit par en trouver une, en vieux chêne, pas très grande et parfaite pour ranger ses outils.

David voulut en savoir plus sur cette armoire. Il demanda poliment au vendeur :

- Bonjour Monsieur, excusez-moi de vous déranger, mais pourriez-vous me dire d'où provient cette armoire, ou du moins, qui en était le propriétaire ?
- Bonjour, oui, il n'y a aucun problème. Cette armoire appartenait à mon arrière-grand-mère.
- Mais pourquoi s'en débarrasser ?
- Malgré le fait que mon arrière-grand-mère soit décédée, on croirait encore qu'elle est avec nous, surtout si cette armoire est près de nous.
- Donc, d'après votre point de vue, votre arrière-grand-mère serait dans l'armoire sous forme de possession ? Mais c'est génial ! Cela veut dire que vous ne perdez pas contact avec elle !
- Génial... Vous ne la connaissiez pas cette Ariette. Elle était méchante avec tout le monde, agressive, folle dans sa tête, malicieuse, toujours avec son sourire narquois ineffaçable. Et surtout, son mari a disparu du jour au lendemain.
- Vous insinueriez que cette « Ariette » aurait tué son mari ?!
- Exact, dans notre famille tout le monde le pense mais personne ne le dit. Enfin bon, je vous en ai trop dit Monsieur. Je vous souhaite une bonne fin de journée.

- Au revoir et merci pour l'armoire.

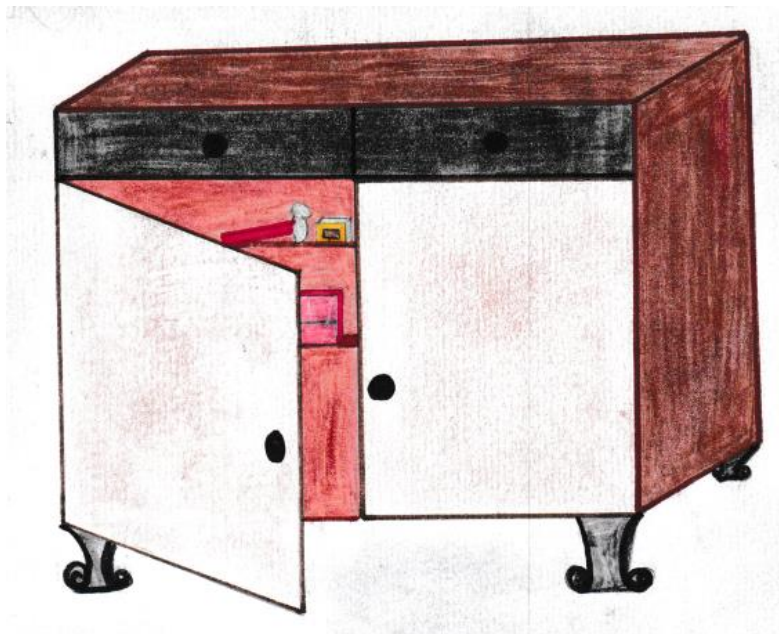
Ce furent sur ces dernières paroles que David partit avec cette armoire, sans croire un seul mot de l'histoire du vendeur.

Dans l'après-midi, David reprit ses travaux et Yves, son voisin, toujours prêt à exprimer son mécontentement, se plaignit du bruit des travaux :

- Dis-moi ! interpella Yves. Tu ne pourrais pas faire plus de bruit avec tes machines ?
David lui répondit : « Je suis désolé, mais mes machines font du bruit et je n'y peux rien.
- Tu vas voir si tes machines vont faire du bruit longtemps ! » s'exclama Yves.

Le lendemain, David ne parvint pas à mettre la main sur sa visseuse alors qu'il était sûr de l'avoir rangée dans l'armoire. Il finit par la retrouver dans sa chambre. Il trouva cela suspect, mais se remit au travail rapidement.

Au cours de l'après-midi, David entendit des bruits dérangeants au niveau de l'armoire. Il se précipita, mais arriva trop tard car, une fois arrivé dans la pièce de l'armoire, plus un bruit ne retentit. David ouvrit l'armoire : rien n'avait l'air d'avoir bougé, alors il retourna vaquer à ses occupations.



La soirée passa sans bruit anormal. Mais, dans son sommeil, David fut réveillé en sursaut par de mystérieux bruits qui se déclenchèrent d'un coup. Il sortit de son lit en vitesse pour avoir une chance de découvrir ce mystère infernal et comme plus tôt dans la journée, plus un bruit une fois arrivé. David commença à douter et se demanda s'il entendait vraiment

ces bruits, si l'histoire du vendeur était peut-être vraie ou alors si ce n'était pas encore un coup du voisin. Il ouvrit l'armoire, jeta un rapide coup d'œil et retourna se coucher.

Le lendemain, il n'était plus question d'une seule visseuse disparue, mais de tous ses outils qui se volatilèrent au fur et à mesure que la journée s'écoulait. Le matin suivant, David décida d'aller chez Yves et il y trouva tout son matériel, juste devant le porche de son voisin. Furieux, il toqua à la porte ; Yves ouvrit et David lui demanda :

- Que font mes outils juste devant ton porche ? hurla-t-il.
- Je n'en ai pas la moindre idée, je n'étais pas là la nuit dernière ! répondit Yves.
- Comment expliques-tu le fait que tout mon matériel se retrouve comme par hasard chez toi alors que, il n'y a pas très longtemps, tu voulais que je fasse moins de bruit avec la rénovation ? cria David.
- Eh bien, je suis désolé pour toi David, mais aujourd'hui ce n'est pas moi le coupable donc tu m'excuseras, mais j'ai d'autres choses à faire, lui dit-il.



A partir de cet instant, plus un bruit, plus un outil qui disparut et cela pendant une semaine. Mais soudain, les objets se remirent à disparaître et les grincements forts et aigus se multiplièrent. David en eut tellement assez qu'il décida de se cacher dans l'armoire jusqu'à deux heures du matin où il commença peu à peu à s'endormir. A peine avait-il fermé les yeux, que les grincements infernaux se manifestèrent de nouveau. David voulut donc ouvrir la porte pour découvrir qui provoquait ces bruits, mais la porte était bloquée, impossible à

ouvrir. Il essaya de la forcer, de donner des coups... David réessaya de donner un dernier coup d'épaule, plus fort que les autres, la porte s'ouvrit et il sortit non sans mal. Il scruta ce qui l'empêchait de sortir de cette armoire mais rien d'inhabituel n'apparaissait, rien ne bloquait la porte. Il recommença à se poser des questions du genre « Etais-je vraiment bloqué ? » David avait vraiment peur mais il ne comprenait pas ce qu'il se passait alors il décida de se rapprocher de l'armoire, pas forcément très serein. Il avança vers l'armoire, l'observa et à ce moment précis de cette nuit, il sentit une présence humaine le regarder avec insistance et malveillance. Un vent glacial traversa la pièce. David se retourna, aperçut une silhouette, et la perdit de vue .

Apeuré par ce qu'il venait de se passer, David prit comme décision de vendre la maison, de déménager et de laisser tout ce qu'il avait.

Cette nuit fut l'une des plus terrible pour David. On n'a jamais su d'où provenaient ces bruits et même encore aujourd'hui, étant adulte, on ne le sait toujours pas.

Marika, Baptiste et Benjamin (4C)

FIN

